

Au début du XIX^e siècle, la colonie britannique rate le coche de la première révolution industrielle. Aujourd'hui, elle émerge dans les services. Pourrait-elle généraliser sa réussite à toute l'économie ?

Inde

Revanche sur la colonisation

Jacques Marseille*

Le 8 août 1858, dans le *New York Daily Tribune*, le « journaliste » Karl Marx commentait en ces termes la destitution, par les Anglais, du dernier empereur moghol en Inde : « L'Angleterre a une double mission à remplir en Inde, l'une destructrice, l'annihilation de la vieille société asiatique, l'autre régénératrice, la pose des fondations de la société occidentale en Asie... L'œuvre de régénération perce à peine au travers d'un monceau de ruines. Elle a néanmoins commencé. L'unité politique de l'Inde, plus consolidée et s'étendant plus loin qu'elle ne l'avait jamais fait sous les grands moghols, était la première condition de sa régénération. Cette unité imposée par l'épée britannique va maintenant être affermie et perpétuée par le télégraphe électrique... Introduite pour la

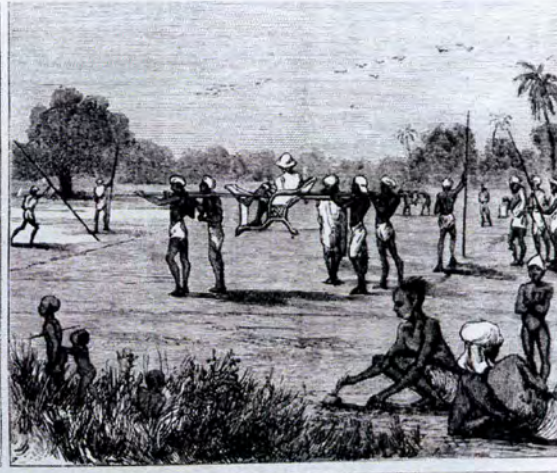
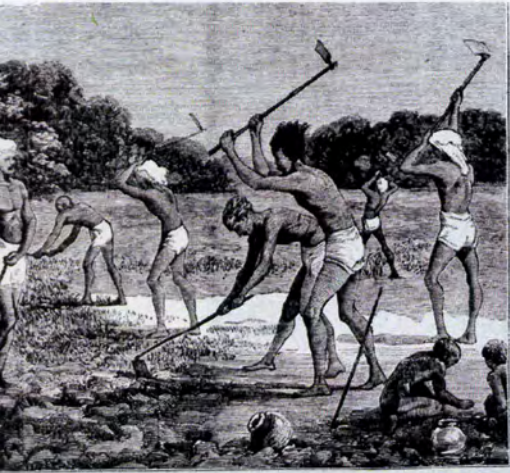
*Professeur d'histoire économique à l'université Paris-I-Sorbonne.

première fois dans la société asiatique, la presse libre, gérée principalement par la commune progéniture d'Hindous et d'Européens, est un nouvel et puissant agent de reconstruction. Les natifs de l'Inde, éduqués sous la tutelle anglaise, sont en train de former une classe nouvelle, douée des aptitudes requises au gouvernement et imprégnée de science européenne. La vapeur a mis l'Inde en communication régulière et rapide avec l'Europe... »

Bref, écrivait Karl Marx, la « chance » de l'Inde était d'être colonisée par les Britanniques. Ces propos, qui vaudraient aujourd'hui au plus illustre des marxistes d'être traînés devant les tribunaux, s'expliquent pourtant aisément. La question que se posaient alors les observateurs de la naissance de la révolution industrielle en Europe était bien de savoir pourquoi l'Inde, qui avait tant d'atouts, n'avait pas été la première

à inaugurer cette fantastique aventure. En 1700, en effet, avec un PIB de 90 milliards en équivalent dollars de 1990 (1), l'Inde était la première puissance économique, assurant à elle seule un quart de la richesse mondiale. Son industrie cotonnière – avec les fameuses « indiennes » – était imbattable pour sa qualité, sa diversité et son coût. Non seulement cette industrie motrice de la révolution industrielle satisfaisait une population de 165 millions d'habitants (36,5% de la population mondiale), mais elle exportait encore la moitié de sa production en Asie. A ce gigantesque marché – le premier marché de masse d'un produit industriel –, la demande européenne aurait pu donner un extraordinaire coup de fouet.

La culture de l'indigo au Bengale, vers 1880, était faiblement mécanisée. Personne en Inde n'avait, semble-t-il, intérêt à bousculer les habitudes.



La résistance des ouvriers indiens aux innovations occidentales s'expliquerait par le souci de répartir le travail et d'augmenter le nombre d'emplois pour les femmes et les enfants.



Pourquoi n'y eut-il aucune tentative pour satisfaire cette demande en substituant le capital (les machines) au travail humain ? Pourquoi n'y eut-il pas ces grappes d'innovations qui firent de la petite Angleterre (8 millions d'habitants, un PIB de 10 milliards de dollars en 1700) la pionnière de la modernité ? Non pas, comme on l'écrit encore trop souvent, parce que la colonisation britannique aurait brisé l'industrie indienne mais plus simplement parce que personne en Inde n'avait intérêt à bousculer les routines. « En Inde, écrivait un observateur en 1807, il est rare que l'on tente d'employer des machines pour faire quelque chose que l'on peut faire faire par des hommes. » Alors qu'en Angleterre, le gonflement de la demande suscitait la création des manufactures dont la productivité pouvait seule concurrencer les bas salaires de l'industrie indienne, en Inde, un tel saut technologique aurait impliqué un bouleversement des valeurs auquel la société n'était pas prête.

Ainsi, quand les ingénieurs anglais fournirent aux travailleurs indiens, qui construisirent les chemins de fer, des brouettes pour les aider à transporter les déblais qu'ils portaient dans un panier posé sur la tête, on vit, selon un témoin,



gnage, des ouvriers transporter les brouettes sur leur tête plutôt que de les pousser. Une résistance qui s'explique peut-être par un souci de répartir le travail et d'augmenter le nombre d'emplois pour les femmes et les enfants.

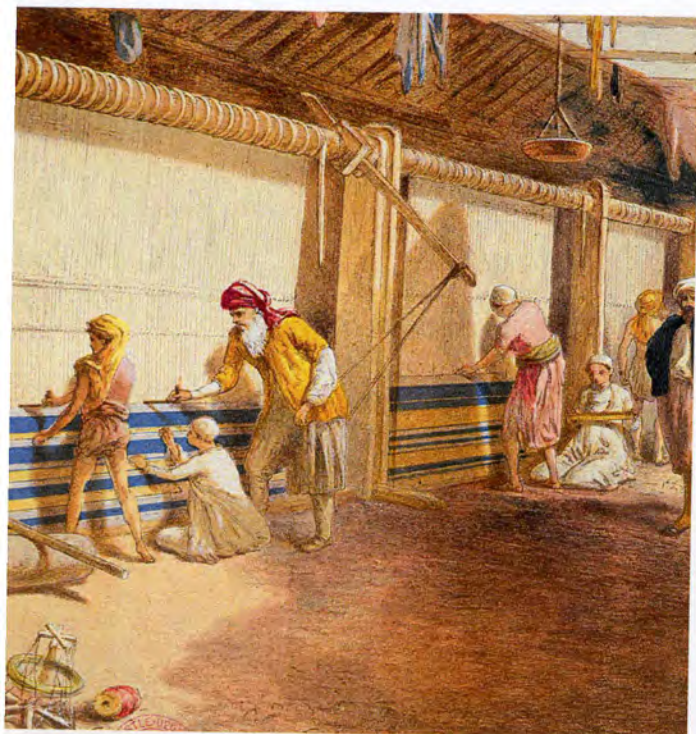
Ce n'est pas la Grande-Bretagne qui a assassiné l'industrie indienne, mais la révolution technologique occidentale qui l'a coupée de ses marchés. En 1830, la productivité d'un ouvrier anglais travaillant sur les machines modernes était de deux à trois cents fois supérieure à celle d'un artisan indien pour la qualité la plus fine de fil et de dix à quatorze fois supérieure pour les qualités les plus usitées. Ainsi, les importations de textiles britanniques en Inde sont passées de 13 millions de yards carrés en 1820 à 995 millions en 1870 et 2 050 millions en 1890.

C'est dire à quel point l'émergence de ce nouveau « géant » est une singulière



« revanche » sur ce passé et sur un Occident qu'elle a désormais l'ambition de dépasser. Pesant, lors de l'indépendance en 1947, un huitième de la richesse produite par l'Europe, l'Inde, au rythme actuel, l'aura rattrapé avant 2040. Tandis que la Chine pâtra du vieillissement massif de sa population, l'Inde, avec 1,5 milliard d'habitants en 2050 (contre 1,4 milliard de Chinois), sera le pays le plus peuplé de la planète avec près de 17% de la population mondiale. Surtout, les services, « industries » motrices des futures modernisations, y représentent déjà 50% du PIB, contre seulement 33% en Chine. Forte de ses instituts technologiques et de la maîtrise de la langue... anglaise, l'économie indienne est devenue la championne du monde de la sous-traitance des logiciels (Microsoft a établi en Inde l'un de ses rares centres non américains ; Caggemini a embauché 10 000 personnes à Bangalore), des services bancaires et médicaux, de la gestion des dossiers d'assurance (Axa a créé 6 000 emplois à Bangalore). Si la Chine entend être l'atelier du monde, l'Inde veut en être le bureau, voire le laboratoire de recherche.

En considérant la mondialisation comme une opportunité et non comme une menace, en facilitant l'ap-



port des capitaux étrangers, en abaissant considérablement les droits de douane, en cultivant surtout une démocratie où chacun peut trouver sa place (l'Inde a développé une véritable politique de « discrimination positive », réservant des quotas de postes de l'administration aux castes inférieures), elle a suivi finalement la voie qu'avait inaugurée la Grande-Bretagne au XVIII^e siècle et qui avait fait son succès : l'alliance entre la démocratie et le marché, l'innovation et le libéralisme.

Les quatre premiers étudiants indiens débarquèrent, en effet, en Grande-Bretagne dès 1845. Dix ans plus tard, des écoles d'ingénieurs étaient créées à Calcutta, Madras et Bombay. En 1857 enfin, l'année même de la prise de contrôle de l'Inde par la Grande-Bretagne, étaient fondées dans ces mêmes villes des universités sur le modèle de celle de Londres. A la grande satisfaction de Ram Mohun Roy qui, en 1823, avait demandé au gouverneur général de développer en Inde ces « sciences utiles que les Européens ont conduit à un degré de perfection qui assure leur supériorité sur les autres habitants du globe ».

Une belle leçon d'histoire pour les Français saisis par le démon de la

Du textile au high-tech. Ci-dessus, les ateliers-écoles de Jubbulpore en 1863. En bas, Infos City à Bangalore : le campus de la société, star de l'informatique indienne.

repentance coloniale et par la crainte panique de la mondialisation. En dénonçant la société Mittal, le « prédateur » venu acheter l'européen Arcelor en « monnaie de singe », gouvernement et médias ne se sont guère grandis. La leçon est à la mesure d'un pays qui a dû faire rebrousser chemin à son porte-avions « poubelle » pour ne pas froiser la susceptibilité d'un pays qui n'a pas de leçons à recevoir.

(1) *L'Économie mondiale : statistiques historiques*, Angus Maddison, OCDE, 2003.



AMITABH KUNDU*

« LE PAYS DOIT ENCORE STABILISER L'ÉCONOMIE DES CAMPAGNES ET DES PETITES VILLES. »

De la colonisation britannique il nous reste essentiellement la langue anglaise qui, dans la globalisation, nous donne très certainement un atout supplémentaire vis-à-vis, par exemple, de la Chine. Pour le reste, l'essor actuel du pays doit beaucoup plus à la mondialisation qu'à l'héritage britannique. Cela dit, si la croissance, 8% l'an dernier, est au rendez-vous, elle est pauvre en emplois. Le chômage, 10% environ, est de trois points supérieur à ce qu'il était au plus profond de la crise de 1999. L'industrie et les services de pointe utilisent peu de main-d'œuvre. C'est pourquoi, la libéralisation du commerce, amorcée il y a quelques mois, inquiète. Pour l'instant, les commerçants mono-produits seraient autorisés à s'implanter, mais pas les centres commerciaux. La question se pose cependant pour les enseignes de la grande distribution. Si Marks & Spencer peut s'implanter, il n'y a pas de raison de s'opposer à l'entrée de Wal Mart. Ces enseignes sont multiproduits et même si elles s'approvisionnent localement, elles casseront sans doute les prix et ruineront les petits commerçants. Or, le secteur du commerce emploie entre 25 et 30 millions de personnes, sans compter les familles qui en dépendent. Ces emplois sont concentrés à 90% dans de toutes petites structures.

C'est une question cruciale car pour l'Inde l'enjeu est de parvenir à stabiliser l'économie des campagnes et des petites villes et d'investir dans l'agriculture qui se porte mal même si les prix des produits agricoles sont encadrés. En outre, les grandes villes n'offrent plus tant de débouchés. L'exode rural s'est ralenti. Il faut parler anglais pour avoir accès aux emplois urbains. De leur côté, ces grands centres urbains sont désormais branchés sur l'économie mondiale et ont accès aux capitaux et aux investissements directs. Les élites urbaines qui contrôlent l'économie du pays et qui ont tout à gagner à la globalisation ne sont pas susceptibles de prendre des mesures pour la freiner.

* Professeur d'économie à l'Université Jawaharlal Nehru de New Delhi. Il est notamment l'auteur de *India : Social Development Report*, Oxford